

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Histoire d'une cabane

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 42, Number 1 (247), February 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32647ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Issenhuth, J.-P. (2000). Histoire d'une cabane. *Liberté*, 42(1), 107–119.

Rêverie

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

HISTOIRE D'UNE CABANE

À Fernand Labelle

Après la question de l'emplacement se posent celles de l'orientation et de la pente du toit, en fonction de l'accumulation de neige et de l'ensoleillement qu'on souhaite. Je savais qu'un toit à deux pentes de 45° retient assez de neige pour augmenter l'isolation, tout en échappant à la laideur des toits plats ou à faible pente, mais pour l'orientation, que faire ? L'observation devait me montrer qu'à Laval un toit à deux pentes retient d'autant mieux la neige que la ligne de faîte est orientée nord-ouest, sud-est. Cette observation faite, pour avoir du soleil, il suffisait de choisir pour façade le côté sud-ouest et d'y ménager beaucoup d'ouvertures.

Dimensions extérieures de la cabane : douze pieds de long, huit de large et dix de hauteur au faîte. Je ne me rappelle pas pourquoi j'ai choisi ces mensurations. Probablement pour leur simplicité, qui m'a dispensé de faire un plan.

C'était l'époque bénie des dépotoirs à ciel ouvert, d'accès facile, et à Laval, à Saint-Eustache, à Deux-Montagnes, j'ai ramassé presque tous les matériaux nécessaires : six blocs de béton pour le soubassement, une centaine de madriers et de colombages choisis pour leur rectitude (2 x 3, 2 x 4, 2 x 6, 2 x 8, 3 x 6), plus de deux mille pieds de planches embouvetées, d'épinette et de pin blanc, quatorze fenêtres, un rouleau de papier goudronné pour

isoler le double plancher, un chandelier à trois branches sur pied, en fer forgé, une échelle, des tuyaux de poêle, un pare-feu articulé à trois pans de tôle, une chaise, dix fois plus de ferronnerie qu'il n'en fallait (pentures de toutes sortes, loquets, crochets, pitons, poignées, moraillons, fers en U, en L, en T, etc.), et tous les clous. Les clous rouillés, redressés, sont moins blessants pour le bois sec que les clous neufs, ils le fendent rarement et ne ressortent jamais. La plupart des colombages ramassés étaient taillés aux anciennes mesures, du temps où la finition ne leur donnait pas une consistance d'allumettes.

Après six ans d'attente et de construction mentale qui m'ont appris à « voir » la cabane, la construction réelle a duré le temps d'une génération de lapins. Commencée le 20 mai 1978, quatre jours après la naissance de douze lapereaux dans mon clapier, elle s'est terminée le 8 août de la même année, dix jours avant la naissance de treize autres. Plus tard se sont ajoutées des gouttières qui canalisent l'eau de pluie vers un tas de compost, et deux bibliothèques suspendues. Les deux mois et demi de la construction (dont un mois de vacances) ont inclus la fabrication d'un coffre à bois, d'une table, de placards, d'un lit suspendu, d'un balai¹, d'une pelle à poussière et, pour l'aération, d'une écoutille facile à obturer à l'aide d'un fond de chaise en érable orné d'une fleur de lys sculptée.

Le coffre à bois est de toute première nécessité dans ce pays. Il le faut très grand pour réduire les manœuvres d'approvisionnement, doté d'un couvercle solide et léger quand on pense au nombre de fois où il faudra l'ouvrir et le fermer, et accessible, comme le poêle, sans se lever de sa chaise. À cause du statut exceptionnel du coffre, dispensateur de chaleur, j'y ai mis les rares planches de cèdre

1. Je l'ai fabriqué en rapprochant les extrémités d'un balai d'école qu'un concierge original avait scié parce qu'il le trouvait trop large.

(thuya) que j'avais trouvées. Elles sont d'une largeur et d'une épaisseur que je n'ai jamais revues depuis.

Suspendu en travers du pignon sud-est, le lit pour la sieste est accessible au moyen d'une échelle escamotable. Je crois qu'il donne à qui s'y étend, la tête et les pieds touchant les deux pentes du toit, une sensation apparentée à celle du flemmard russe couché sur son poêle. Je n'y ai malheureusement fait jusqu'ici qu'une vingtaine de siestes, et n'y ai passé que quelques nuits, quand la maison débordait d'invités à qui il convenait d'offrir des lits normaux.

La porte : comment faire ma porte ? Telle a été la question du 17 juillet. Je ne voulais pas de porte double. Je me suis décidé pour une porte-mur, exactement semblable à un morceau de mur découpé. Presque impossible à soulever seul, la chose, une fois posée avec des gonds de porte cochère, donnait l'impression d'entrer dans un coffre-fort. Pour atténuer cet effet pénible, j'ai percé la masse et installé dans le trou carré la vitre d'un téléviseur primitif, épaisse d'un demi-pouce, doublée d'une vitre ordinaire à l'intérieur. La vitre teintée du téléviseur procure une espèce de blindage en laissant passer un jour tamisé.

À la manière ancienne, d'avant l'usage généralisé des panneaux de particules, toutes les faces de la cabane ont été garnies de deux rangées de planches, avec laine minérale intercalée — travail de patience, quand on se trouve empêtré dans des amoncellements de vieilles planches de largeurs diverses qui, refendues, perdraient leur languette ou leur rainure, et qu'il faut trouver le moyen d'agencer telles quelles, rangée par rangée.

Un mot sur les doubles fenêtres logées dans les pignons : elles devaient donner, quand on est assis, une perspective très haute sur le ciel, et c'est ce qu'elles font, montrant des deux côtés les chênes qui s'élancent. L'hiver, il y a une heure de la matinée où le soleil se présente



Le côté sud-est en automne, 1982.

droit devant le pignon sud-est et, en l'absence de feuilles, inonde l'intérieur d'une telle lumière que tout y devient blanc et qu'il faut plisser les yeux pour s'y reconnaître. C'est le seul moment où, par un rond du poêle soulevé, le feu paraît pâle.

J'ai gardé le compte des dépenses encourues pour la cabane entre mai et août 1978 :

Pour un sac de béton pré-mélangé :	2,16 \$
Une cheminée Sécurité inoxydable :	74,13 \$
Soixante pieds de larmier galvanisé :	9,00 \$
Sept paquets de bardeaux d'asphalte :	43,00 \$
Cinq rouleaux de laine minérale (3 1/2 ") :	55,80 \$
Un poêle à bois (genre truie, fonte de Taïwan) :	86,35 \$
Deux gallons d'huile de lin bouillie :	20,00 \$
Huit paquets de mastic :	4,00 \$
Deux lampes à huile :	7,51 \$
Total :	301,95 \$

Ce compte et les partis que j'ai pris (ramasser plutôt qu'acheter², n'employer qu'une dizaine d'outils manuels bon marché, rien d'électrique, et travailler seul, sauf une journée, le 4 août, pour la pose de la cheminée, où j'ai demandé l'aide de mon ami l'organiste de la paroisse, qui m'a offert par-dessus le marché le tisonnier, la pelle à cendres, une deuxième chaise et une troisième lampe à huile) avaient pour but d'indiquer à ceux qui viendraient qu'eux aussi, avec un petit emplacement, des loisirs ordinaires et peu de moyens, pourraient faire de même. C'était un essai de banalisation de l'entreprise, ou le souci de lui enlever un excès de singularité. Ironie du sort : les procédés adoptés pour en arriver là semblent avoir, au contraire, décuplé la bizarrerie du projet. Pendant la construction et un peu plus tard, il m'a fallu décider d'être aveugle aux attroupements et sourd aux rumeurs qui couraient sur une cabane de jardin démente, chauffée, la cathédrale des cabanes, qui faisait douter de la santé mentale du type qu'on voyait multiplier les allées et venues dans une voiture chargée de vieilleries, et qu'on entendait taper du matin au soir pour assembler des débris sur un terrain vacant qu'il aurait pu vendre à prix d'or. Dans la marche triomphale de l'humanité vers l'avenir, on dirait qu'il est mal vu de s'arrêter, qu'on provoque un malaise général en se retournant, et que le moindre écart d'indépendance dans les entreprises est une désertion. « Allons suivant la musique que nous entendons quels qu'en soient la mesure ou l'éloignement³. » J'ai bien fait de rester sourd et aveugle au voisinage le

2. Ce parti pris vaut pour la langue. Parler de « pratique d'écriture », d'« investir un espace » ou de « circonscrire un environnement », c'est faire usage d'une langue achetée dans les institutions d'enseignement, et comment douter qu'elle a été achetée à un prix inique, quand on l'entend sonner si creux ? La langue qui ne sonne pas creux, on la ramasse n'importe où.

3. Henry David Thoreau, *Walden ou La vie dans les bois*, traduit de l'anglais par L. Fabulet, Paris, Gallimard, coll. « Les classiques anglais », 1967, p. 325.

temps qu'il fallait : peu à peu, la population a changé, et ceux qui sont restés se sont accoutumés à mes innovations intemporelles. Ce tout premier ébranlement a certainement préparé les mentalités aux chocs de moindre importance qui devaient suivre. Quand sont apparus un kiosque à bois, des silos à compost et des meules de paille, je n'ai plus rien vu ni entendu de particulier. On s'était fait une idée, probablement désastreuse, mais sans écho, et qui ne compromettait en rien les bonnes relations.

Le chauffage de la cabane a toujours été assuré par des nœuds de journaux, des planches et des madriers de rebut. Pour la confection des nœuds, rien de tel que les hebdomadaires gratuits. *Voir* me paraît fournir le meilleur rapport volume-chaleur. Les nœuds d'*Ici*, de *Hour* et de *Mirror* donnent des flammes maigrichonnes et d'une drôle de couleur. En chauffant avec des journaux, depuis vingt ans, j'ai l'impression de venger un peu les forêts dévastées pour les imprimer.

Un des placards de la cabane a été consacré à la constitution d'une bibliothèque de la terre, qui compte maintenant plus de quarante titres. Elle continue à s'enrichir de renseignements sur la végétation, l'humification, les amendements, les vers de terre, les micro-organismes du sol et les façons culturales recommandées pour le jardinage durable. Le temps m'a porté à recourir plus volontiers et plus souvent à ce placard (surtout l'hiver, quand la terre est invisible) qu'aux bibliothèques suspendues, qui gardent la littérature.

La décoration de l'habacle consiste en une statue de Violette Dionne ; une photocopie jaunie et enfumée de la page de titre du *Livre d'orgue* de Nicolas de Grigny, à qui je dois bien des rêveries sur le timbre et la cadence ; un dessin d'oiseaux découpé sur un sac de graines ; un blason représentant un lapin, reproduction du motif central d'un vitrail de l'abbaye de Poblet, en Catalogne ; un dessin rayonnant fait à la maternelle par mon fils ; le

crucifix d'un Canadien français, dont j'ai hérité; la couverture luxuriante d'un catalogue de jardinage américain, *The Cook's Garden*; une galerie de coquilles d'escargots-lunes du cap Hatteras et des photos du trio ravagé, Baudelaire-Verlaine-Rimbaud. L'avant-dernière parure ajoutée a été une plaque sur la porte, au nom de J.-P. I. (bois gravé par François Hébert). La dernière, la reproduction d'une carte dont j'ignore l'origine: *Montréal vu à vol d'oiseau de 1645 à 1650*. On y distingue, dans la forêt, au nord du petit pont sur la rivière Saint-Pierre, autour de la résidence du gouverneur et de l'Hôtel-Dieu, des tentes amérindiennes mêlées à des cabanes au toit à 45° de pente.

Bâtir est l'action du monde la plus exaltante, et surtout la charpente, surtout la pose de la planche faîtière. Depuis longtemps, j'ai en tête une image et une phrase qui mettent cette exaltation à ma disposition quand je ne construis rien. L'image: celle du maçon Abraham Knupfer qui chante, dans *Gaspard de la nuit*⁴. La phrase, citée dans le même livre, à la même page, vient de *Guillaume Tell* de Schiller: « Regardez ces bastions, ces contreforts: on les dirait bâtis pour l'éternité. »

Ce matin, samedi 6 février 1999, il a commencé à neiger vers cinq heures, une neige oblique moins agitée que d'habitude. Je suis sorti allumer le poêle après avoir vidé les cendres, regarni le coffre, balayé le plancher et vérifié que le vent de la semaine n'avait pas fait glisser le tuyau hors de la cheminée. Dans toutes les conditions de tirage, le papier des annuaires de Bell n'a pas son pareil pour l'allumage, mais ce qui m'a le plus frappé aujourd'hui, c'est que le fait de penser *neige, vent, cendres, cheminée* m'avait placé entre des points cardinaux merveilleux, dans les coordonnées les plus fondamentales de

4. Aloysius Bertrand, « Le maçon », dans *Gaspard de la nuit*, Paris, Delmas, 1953, p. 55.

la vie. La journée s'est passée là, avec une pause pour le dîner, jusqu'à l'heure d'allumer les lampes. J'ai allumé les deux meilleures, sur cinq qu'elles sont maintenant, de différentes tailles et formes, de la lampe tempête au bibelot. Depuis peu, j'ai quelques difficultés avec les mèches de rechange. Il arrive qu'elles charbonnent et le remède que j'ai trouvé (retourner la mèche et plonger le bout noirci dans l'huile) n'est pas très sûr. Je lance un appel aux connaisseurs en mèches, s'il en reste, pour qu'ils m'éclairent sur cette difficulté ou m'indiquent où trouver des mèches de qualité vraiment supérieure.

Dans les conditions de la cabane, il n'est pas besoin de verglas pour s'apercevoir que l'éclairage est sans prix, et sans prix le soleil, sans prix l'ingéniosité séculaire qui a conduit, depuis Aladin, par de multiples perfectionnements infinitésimaux, à un système simple et définitif comme la buse d'une lampe. Les pertes de conscience, de connaissances, d'agilité mentale, d'acuité sensorielle et de dextérité manuelle attribuables au progrès sont plus faciles à mesurer, de même que les avantages indéniables qu'il présente, quand on mène deux ou plusieurs vies parallèles dans divers temps. Pour ma part, j'ai coutume de vivre alternativement dans trois siècles. La cave de la maison est décidément du XVIII^e, le rez-de-chaussée, du milieu du XX^e, et l'étage, à peu près contemporain. Pour la cabane, j'hésite entre le XVII^e siècle, le XIX^e et une époque inconnue des calendriers.

Le vingtième anniversaire de la cabane est passé inaperçu même de son auteur, alors que je veille au compte des années des arbres environnants. L'habitat change si peu qu'on y oublie que le temps passe. Il faut, pour m'en souvenir, remonter un vieux réveil, un « Good Morning » de Westclock. Son tic-tac est la certitude qu'il existe une succession sans retour.

On m'a souvent dit que la cabane fait penser à une chanson de Line Renaud, « Ma cabane au Canada ». Je

n'ai jamais entendu cette chanson, ni aucune autre de Line Renaud. Mais l'esprit de *Walden*⁵ m'a inspiré, m'inspire encore. Les cinq pommes de pin qu'une amie m'a rapportées de Walden Pond il y a plus de quinze ans n'ont jamais bougé de l'endroit où je les ai posées à leur arrivée, près d'une ancienne cruche à vinaigre. Les toiles d'araignée qui les rassemblent sont la preuve que personne n'y touche.

Le tic-tac du réveil, le vent, les claquements irréguliers du bois dans le poêle, le ronronnement continu du feu, le tapotement des écureuils et de la pluie sur le toit et le chant et les grattements des oiseaux qui cherchent leur nourriture dans les feuilles mortes sont les seules musiques que la cabane ait entendues. Pourquoi n'ai-je jamais essayé l'acoustique peut-être étonnante de cette caisse à double paroi et si haute de plafond ? C'était possible avec une radio à piles et ce n'est pas faute d'y avoir pensé, mais j'ai été arrêté. L'entrée de Sainte-Colombe avec sa viole aurait été envisageable, mais pas l'irruption de la radio.

La cabane a été exposée à peu de voix : celles de ma famille, de quelques voisins et amis, et la mienne, quelquefois, pour éprouver ce que j'avais écrit, c'est-à-dire pour en mesurer la résistance à l'articulation. À travers la voix, chaque détail ressort par un effet de ralentissement étranger à l'œil. Au surplus, l'inspection orale aide à vérifier si l'on a écrit comme on converse en se promenant, avec un naturel assez familier, non sans vigilance — la clarté et la précision l'exigent —, mais avec calme et autant d'allant que possible.

5. *Walden ou La vie dans les bois*, op. cit. J'y déterre avec étonnement une racine de la rêverie : « C'est vrai, nous sommes de si pauvres navigateurs que nos pensées, pour la plupart, louvoient sur une côte sans havres, n'ont de rapports qu'avec les courbes des baies de poésie, ou gouvernent sur les ports d'entrée publics, pour gagner les "formes sèches" de la science, où elles se contentent de se radouber pour ce monde, et où nul courant naturel ne concourt à les individualiser. » (p. 291)



La façade au printemps, 1991.

Une « chambre à soi » de poète ? Je n'aime pas l'image du sage penché sur ses écritures dans une chambre. Ce qu'elle a de pompeux et de poseur et son éloignement de mes convictions sur la vie me portent à en sourire et à m'en méfier. Si par ailleurs, dans ces « chambres à soi », il faut s'exciter à écrire à coups de fenêtre ouverte ou fermée, de stylos de telle ou telle marque, de crayons de telle ou telle couleur, de lumière de telle ou telle qualité, de table, de papier ou d'ordinateur employés de telle ou telle manière, la nécessité intérieure n'est peut-être pas bien forte, et je doute que même la mise en scène la plus propice au conditionnement et à l'autosuggestion soit de nature à pallier pareille lacune.

J'ai bâti la cabane pour elle-même. J'y cherche, quand c'est possible, une atmosphère de vie fruste dont j'ai besoin et qu'en général les habitations ne donnent plus⁶.

6. À Concord, déjà, quand il regardait les gens réintégrer leur maison, Thoreau croyait voir des fourmis rentrer dans des palais ridiculement disproportionnés.

J'entends, par cette atmosphère, la proximité des éléments, le contact immédiat des flammes, celui du matériau brut et la sensation du dehors, très proche. Air, terre, eau, glace, neige, feu et bois, qui m'ont paru l'essence de ce pays, je les ai voulu d'une proximité augmentée par un habitat exigu. J'ai voulu, immédiatement à portée de la main, de tous côtés, derrière les planches et les nombreuses fenêtres, le monde des animaux et des plantes, qui triomphera de la cabane si on lui en laisse le temps. Une tige de chèvrefeuille menace de casser une gouttière et j'imagine que certains troncs de chênes trop proches pousseront un jour la construction et la feront descendre de ses blocs, après quoi le plancher pourrira, suivi du reste. Quant aux animaux, il est bien possible que des écureuils rentrent encore par la cheminée, descendent dans le tuyau, forcent la porte mal fermée du poêle et, cherchant à ressortir et s'apercevant que le chemin du retour est impraticable, continuent à ronger de l'intérieur les fenêtres que l'un d'eux, captif par sa faute, a déjà eu la méchante idée d'entamer.

Pour le moment, on peut imaginer la cabane entre deux feux. Descendez sous elle, vous rencontrerez les logis des vers, les tunnels des marmottes, puis du sable, du sable, de la pierre, de la pierre, et la lave qui nourrit les volcans. Montez, vous traverserez les branches des chênes, puis l'air, puis le vide, jusqu'au feu des étoiles. Vous aurez descendu et monté une échelle dont l'imagination seule peut toucher les extrémités de feu, et rencontré, quelque part en chemin, ce tas de planches éclairé par une lumière tremblotante, qui a sa place dans le tout et met d'autant mieux l'échelle en lumière qu'il est peu de chose. La petitesse de l'intérieur renforce la suprématie de l'extérieur, et le dehors n'est-il pas plus digne d'attention que les mirages du dedans ?

Encabané, j'aime l'être, j'aime regarder les cardinaux, qui ne me voient pas, sautiller dans le chèvrefeuille

devant mes fenêtres. Cette position est bien la seule qui m'aide à endurer les temps de sédentarité obligée. J'ai toujours un départ en tête — vers les chevaux de l'île de Sable, à bord de l'*Ocean Star* qui m'attend depuis trop longtemps à Portland, dans le Maine, ou bien, tiens, vers Cuba, pour être un moment où Esteban Salas a vécu, avec l'espoir d'entendre un peu de sa musique dans un décor qu'il a connu.

Un jour d'été, un étourneau entré par la porte ouverte s'est posé sur ma tête. Pourquoi ? D'autres perchoirs étaient disponibles. Mon immobilité d'armoire a dû le tromper. Quand il s'est aperçu de sa bévue, il est ressorti aussi vite. Par l'écoutille d'aération garnie de volets orientables qui donne au nord-est sur l'enclos réservé aux déchets de cuisine, il est facile, en toute saison, mais surtout l'hiver, d'observer les étourneaux qui s'ébattent là-dedans comme des pillards, s'arrachant mutuellement du bec des miettes de gras de porc avec des cris discordants. Ces oiseaux ne sont pas les plus sympathiques, ni les plus distingués. J'aurais aimé, pour rehausser mon image, qu'un geai ou un hibou se posent sur moi, plutôt qu'un de ces déplorables étourneaux.

Je plaisante : l'étourneau était l'oiseau qui convenait. Lequel se serait mieux accordé avec le mode de vie que je cherche, le plus élémentaire, le moins raffiné ?

Par grand froid, pendant la longue période de réchauffement de la cabane, ou le jour où le tuyau du poêle s'est détaché au-dessus de ma tête, manquant de peu d'ensevelir sous la suie les épreuves de je ne sais plus quel numéro de *Liberté*, que de fois, à jouer un peu inconsidérément avec le froid⁷ et le feu, j'ai réappris la vulnérabilité ! J'ai vérifié d'une autre manière l'observation de Thoreau sur les bienfaits de la conscience de l'infériorité par rapport au dehors : « Ce n'est que lorsque nous sommes

7. Toute allusion à la cabane laissait Rina Lasnier perplexe et ramenait à ses lèvres cette seule question : « Vous n'avez pas froid aux pieds ? »

complètement perdus, ou qu'on nous a fait tourner sur nous-mêmes — car il suffit en ce monde qu'on vous fasse tourner une fois sur vous-même pour que vous soyez perdu — que nous apprécions l'étendue et l'inconnu de la Nature⁸. »



La façade en hiver, 1997.

8. *Walden ou La vie dans les bois*, op. cit., p. 171.